JUAN

Juan le serrait de près. Au point que sa jambe gauche le frôlait et parfois même s'appuyait sur lui. Il pouvait de cette façon suivre les mouvements de l'animal tout en continuant d'avoir à l'œil les autres bêtes de sa harde.

S'il se tenait ainsi à son côté, ce n'était pas parce qu'il l'aimait plus que les autres. Au contraire, de tous ses porcs c'était celui qu'il aimait le moins. Il avait même souvent envie de le battre, car il était toujours le dernier à lui obéir. En plus, il bavait plus que n'importe quel autre cochon, ce qui n'aidait pas sa cause.

C'était avec la Negra qu'il s'entendait le mieux. Elle le regardait avec ses petits yeux mouillés et compatissants, et elle semblait toujours l'écouter avec attention quand il lui parlait. Et puis, elle lui obéissait sans même qu'il ait besoin de lui crier après. Ce n'était pas comme Adela, sa sœur. Elle aussi n'en faisait toujours qu'à sa tête. Mais elle, il ne la haïssait pas pour autant. Au contraire, il l'aimait comme un frère pouvait aimer sa sœur. Sa petite sœur. Tout aussi orpheline que lui.

Par contre, pour débusquer les grenouilles, Kojax n'avait pas son pareil. C'était pour cela qu'il le suivait. Il ne fallait juste pas qu'il lui laisse le temps de gober sa proie quand l'une d'elles se mettait soudain à bondir devant lui.

La Negra l'avertissait toujours quand elle en voyait une sauter, mais elle était tellement lente à réagir que la plupart du temps,

même s'il se tenait tout près d'elle, c'était déjà trop tard. La grenouille avait disparu entre les herbes.

C'est bizarre, se disait-il, comme il y a des différences entre les cochons. C'est comme pour les gens. Il y en a de toutes les sortes. Il n'y a que Alatz et Zeph qui sont pareils. Carmen dit que ce sont des jumeaux parce qu'ils sont nés le même jour de la même mère, comme une portée de cochonnets. D'habitude, les humains viennent au monde un à la fois. Eux, ils étaient deux et leur mère est morte en leur donnant naissance. Ils portent malheur. C'est pour ça que, tout comme lui-même et Adela, ils ont été élevés par Lope et Carmen. Ce qui ne veut pas dire que sa sœur et lui sont des jumeaux ni qu'ils portent malheur. Pas du tout. Enfin, il ne pensait pas que c'était pour ça, même s'il n'était pas trop certain des raisons qui ont amené le maître à décider de les envoyer rejoindre les gardiens de la harde des cochons noirs au fond de la vallée. D'après ce que tout le monde racontait, Carmen était une sorcière, mais personne ne le disait devant elle. Ils avaient bien trop peur que ce soit vrai.

Trop absorbé par ses pensées, Juan n'eut pas le temps de réagir quand Kojax bougea soudainement et émit presque aussitôt un grognement de satisfaction. Le garçon se pencha et put voir l'extrémité d'une patte de grenouille s'agiter à l'extérieur des babines du verrat pendant que le reste du corps du batracien se faisait mettre en bouillie par les dents de l'animal.

Juan lui asséna un coup de bâton sur la tête, puis un autre et un autre.

— Je t'avais dit de m'avertir, abruti !

Les coups ne dérangèrent guère Kojax, car il avait la tête dure et que de toute façon Juan ne les avait pas appliqués de toutes ses forces. Il voulait juste lui faire comprendre qu'il n'était pas content. Comme s'il ne s'était rien passé, l'animal s'était d'ailleurs aussitôt remis à fouiller dans la terre meule de la rive à la recherche des racines des grandes herbes qui y poussaient. Cela fâcha Juan qui lui sauta alors sur le dos pour lui attraper une oreille et y hurler :

— Trouve-moi z'en une autre, sinon je te tue, espèce de stupide jambon!

Comme s'il avait compris ce que son maître avait dit, Kojax s'avança brusquement plus en avant dans les herbes tout en émettant des cris aigus.

Une grenouille venait de bondir et cette fois Juan ne laissa pas le temps au verat de s'en emparer le premier. Après l'avoir assommée, il lui tint fermement le tronc d'une main et, de l'autre, il lui arracha les pattes arrière qu'il déposa dans le sac qu'il portait en bandoulière. Il lança ensuite le reste du corps au cochon qui, les yeux brillants et la gueule bavante, attendait sa part.

Il en était à sa septième depuis le matin et il espérait en attraper encore plusieurs autres au cours de la journée. Cela allait être sa contribution au repas du soir. Lope allait être fier de lui. Deux jours auparavant, il avait tué un rat d'eau à la sortie d'un tunnel qu'il avait découvert à la lisière de la berge. Le soir venu, Lope n'avait pas manqué de souligner comment il avait grandi et comment il était devenu un membre à part entière de l'équipe des porchers, participant autant que les autres au ravitaillement.

Adela, sa sœur, n'était pas loin. Il ne la voyait pas parce que des arbustes la cachaient à sa vue, mais il savait qu'elle cherchait des nids de canards dans le marécage qui s'étendait quelques centaines de pas plus loin au-delà de la surélévation de terre sur laquelle il se trouvait avec sa harde.

Il entendit les cavaliers venir longtemps avant leur arrivée. Il aurait eu amplement le temps de se mettre à l'abri, mais comme Adela était en terrain découvert et qu'ils devaient l'avoir déjà repérée, cela n'en valait pas la peine. Restait à espérer que ça ne se passe pas trop mal. Il l'avait pourtant prévenue qu'il valait mieux qu'elle reste avec lui, mais comme elle avait envie de manger des œufs de canards, elle n'en avait fait qu'à sa tête. Sa maudite tête de cochon!

Les chevaux de Pedro Etchedorry, de son cousin Antonio Lizaralde et de Teodoro, leur écuyer, pataugeaient dans le marécage

quand Juan sortit des buissons derrière lesquels se trouvaient ses porcs. Adela s'était accroupie entre les joncs et restait immobile pendant que les cavaliers s'amusaient à l'arroser et à lui faire peur en faisant cabrioler leurs montures autour d'elle.

Désirant détourner leur attention, Juan glissa dans le nid de sa fronde une des pierres qu'il tenait dans sa besace et cria pour signaler sa présence. Pedro tourna la tête dans sa direction et au même moment le projectile tomba dans l'eau juste sous le nez de son cheval. L'animal bondit de côté, désarçonnant presque l'orgueilleux fils aîné de Luis Abitzu Etchedorry, le propriétaire des porcs que gardaient Juan et sa sœur.

Se ressaisissant de justesse, Pedro jura et lança son étalon en direction de Juan. Celui-ci ne fit ni une ni deux et se mit à courir vers la rivière qu'il traversa le plus vite qu'il put en aval du barrage, là où le niveau d'eau ne dépassait pas ses chevilles. Arrivé sur l'autre rive, il se hissa sur la plus basse branche d'un gros saule et grimpa ensuite de branche en branche jusqu'à ce qu'il soit assez haut pour se sentir en sécurité.

Retardé par sa monture qui avait hésité à pénétrer dans l'eau, le cavalier rejoignit le saule, mais n'osa pas y monter. De sa position, Juan pouvait facilement lui résister. Pedro allait s'éloigner en promettant que ce n'était que partie remise, qu'il allait le lui faire payer cher, quand Antonio arriva suivi de Teodoro qui tenait Adela assise devant lui sur l'encolure de son cheval. Il la fit tomber en bas de sa monture tout en la retenant à bout de bras par sa chevelure. La fillette se tortillait et criait de douleur, car ses orteils ne faisaient qu'effleurer le sol.

— Alors, le Frantses ! Tu descends ou si tu attends que Teo lui arrache tous ses cheveux ?

Juan ne pouvait qu'obéir. Il accrocha sa besace à une branche et descendit.

Il eut à peine le temps de déposer l'un de ses pieds sur le sol qu'Antonio le plaqua sur le tronc, face contre l'écorce, et que Pedro

le frappa derrière la tête d'un violent coup de poing. Juan n'avait que douze ou treize ans et Pedro autour de seize. La disproportion des forces était flagrante ! Le sang jaillit du nez et des lèvres du jeune porcher. Antonio relâcha sa prise et Juan en profita pour se protéger le crâne de ses bras tout en s'accroupissant. Pedro le roua alors de coups de pieds pour lui apprendre à respecter le fils de son maître.

Sa rage satisfaite, il le laissa, et lui et ses compagnons remon-
tèrent en selle pendant qu'Adela se précipitait auprès de son frère.

Une fois les cavaliers disparus, les fourrés et les bosquets bordant les deux rives s'animent. Un garçon qui était là pour garder les deux vaches de son père en sortit suivi par un vieillard à qui on avait confié la surveillance d'une demi-douzaine d'oies. Plus loin, une bande d'enfants qui ramassaient des branchages se mirent à courir en criant en direction du campement des porchers situé plus en amont. Une fillette et sa mère venues cueillir des herbes s'approchèrent de Juan pendant que le vieux et le garçon rassemblaient les porcs de Juan qui, effrayés par le passage des chevaux, s'étaient dispersés.

Carmen et Lope ne tardèrent pas à arriver sur les lieux. Pendant qu'Adela grimpa dans l'arbre récupérer la besace, le chef des porchers et sa femme aidèrent Juan à se relever. Après s'être assurés qu'il n'avait rien de cassé, ils le conduisirent jusqu'à leur campement. Tout au long du trajet, Carmen n'arrêta pas de vociférer les imprécations qu'elle avait commencé à lancer à partir du moment où elle s'était approchée de Juan. Lope lui disait de se taire, mais elle continuait de plus belle. Croyez-moi, criait-elle, un jour, les Etchedorry vont regretter tout le mal qu'ils font !

Juan, lui, se demandait ce qui serait arrivé si sa pierre avait atteint Pedro au lieu de tomber dans l'eau. C'était pourtant lui qu'il visait, mais il avait manqué son coup.

LA VALLÉE DE ZUMARRAGA

Toute sa vie, Juan s'est dit Basque. D'ailleurs, même s'il n'était pas courant qu'il se présente ainsi, c'est sous l'appellation de Juan de Zumarraga, le nom de la vallée du Pays basque dont il était originaire, qu'il doit figurer sur l'une ou l'autre des nombreuses listes d'équipage que l'on peut trouver dans les archives maritimes espagnoles datant du XVI^e siècle. Quant à une preuve plus tangible de sa naissance, comme par exemple une inscription dans un registre paroissial des baptêmes, mieux vaut ne pas trop compter là-dessus. À Zumarraga, ce n'est qu'à partir de 1576 qu'on a commencé à les tenir de façon plus ou moins rigoureuse, soit une bonne quarantaine d'années après le départ de la Juan de la région.

La mère de Juan, Jeanne, n'était encore qu'une enfant quand ses parents, un Gascon et sa compagne, qu'on appelait la Frantsesa (la Française en euskara, la langue parlée par les Basques), vinrent travailler aux récoltes sur des terres accrochées aux flancs du mont Beloki, non loin de l'ermitage de la Santa Maria de Zumarraga. À la fin de la saison, le couple avait repris sa route, laissant la fillette comme servante dans la maison de Luis Abitzu Etchedorry, le propriétaire de l'une des fermes où ils avaient œuvré. Quelques années plus tard, la petite tomba enceinte, moins d'un an après le déclenchement de ses premières règles.

Juan n'a pas gardé grand souvenirs de sa mère. Il devait en effet avoir cinq ou six ans quand elle est morte à la suite d'une fausse

couche, le laissant avec sa sœur Adela, née deux ans après lui, aux soins de la domesticité des Etchedorry. Cependant, comme Jeanne leur avait toujours parlé en français, c'était un héritage qu'ils entretenaient en s'exprimant dans cette langue à chaque fois qu'ils étaient seuls. Juan croyait même avoir amélioré son legs en ne ratant jamais une occasion de communiquer dans cet idiome avec des voyageurs de passage dans la vallée. Cela se produisait parfois parce que la vallée de Zumarraga était située sur une route qui permettait de relier deux des plus importantes branches du célèbre chemin de Compostelle : celle du chemin de la côte, au nord, et celle qu'on appelait le « Camino Francés », qui passait plus au sud. Par ailleurs, les deux orphelins avaient également hérité du surnom de leur mère et de leur grand-mère, car on les appelait le Frantses et la Frantsesa.

À la ferme, l'euskara était la langue d'usage, car c'était la langue du maître et de sa famille, ainsi que celle de tous leurs voisins. Cependant, pour les grandes occasions : les relations d'affaires et politiques à l'extérieur de Zumarraga, les actes notariés, les visites d'officiels, ou tout simplement pour bien paraître et se démarquer des unilingues euskaras, beaucoup de grands propriétaires de la vallée utilisaient le castillan. Soucieux de l'avenir de leurs enfants, ils envoyaient leurs garçons séjourner chez leurs partenaires commerciaux à Donostia, Bilbao ou Gasteiz, là où l'euskara n'était déjà plus la langue prédominante. Quant aux familles de la petite noblesse, comme les Legazpi, les Areizaga et les Necolalde, ils s'enorgueillaient quand ils pouvaient placer leurs fils comme écuyers chez des seigneurs de Castille afin qu'ils apprennent la langue et qu'ils puissent ainsi obtenir plus facilement des charges auprès de la Couronne.

Aux moments des récoltes, ces grands fermiers engageaient des travailleurs saisonniers pour la plupart basques, mais parmi lesquels se glissaient des gens originaires d'autres régions. On pouvait donc y entendre, selon les années, le castillan, le catalan, le galicien, le gascon ou même, mais plus rarement le français. Sa connaissance de

cette langue avait d'ailleurs aidé Juan à apprendre le castillan qu'il maîtrisait plutôt bien malgré un fort accent euskara dont il n'arriva jamais à se départir. Cela ne l'empêchait cependant pas de se vanter d'être trilingue et d'avoir du talent pour apprendre les langues. C'était probablement là un des motifs pour lesquelles Pedro, le fils aîné du maître, le détestait autant, lui-même n'ayant jamais réussi à parler convenablement le castillan en dépit de tous les précepteurs que son père avait engagés au cours des années et un séjour de plusieurs mois à Gasteiz. Parmi les autres raisons qui auraient pu expliquer sa hargne contre Juan, il y en avait toutefois une qui prédominait, même si Luis Abitzu Etchedorry n'avait jamais reconnu Juan comme son enfant et ne lui avait jamais manifesté le moindre intérêt.

La vallée de Zumarraga se trouve dans le Haut-Urola, c'est-à-dire près des sources de l'Urola, une rivière qui se jette soixante kilomètres plus bas dans le golfe de Biscaye, que les Français appellent golfe de Gascogne. Il s'agit d'une vallée d'à peine trois kilomètres de large sur dix kilomètres de long située au cœur du Guipuzcoa, l'une des trois provinces qui forment encore aujourd'hui le Pays basque espagnol avec la Biscaye et l'Alava. À l'époque où Juan y vivait, sa population était composée d'environ huit cents âmes et elle avait la particularité de s'être établie sur le flanc des montagnes où elle s'échinait à cultiver des terres qui ne donnaient que de médiocres rendements alors que celles beaucoup plus fertiles situées au fond de la vallée étaient laissées en friche. C'est que, à cause de la pluviosité du climat et de l'imperméabilité du sol des pentes des sommets environnants, l'Urola était sujette à des hausses de niveau qui la faisaient déborder de son lit dès qu'il pleuvait un tant soit peu. Ces inondations pouvaient détruire les récoltes de ceux qui se risquaient à labourer un lopin trop près de ses rives. Des mares et des marécages persistaient pendant presque tout l'été et se renouvelaient après chaque épisode de pluie.

C'est dans cette bande de terres marécageuses d'à peine cinquante mètres de large répartie plus ou moins également des deux côtés de la rivière et parsemée de bosquets, que, quelques années après la mort de Jeanne, on envoya Juan et Adela se joindre aux gardiens du troupeau des petits cochons noirs menés par Lope Aguirre. Une équipe qui, outre Lope, comprenait déjà quatre personnes : Carmen, la compagne de Lope, les jumeaux Alatz et Zeph Lopeti, ainsi que Marco le fou et son chien.

Proches parents des sangliers sauvages, les petits cochons noirs se distinguaient des gros porcs blancs tachetés de brun que l'on gardait à la ferme. Ces derniers étaient soigneusement engraisés afin d'assurer la production du lard salé, un aliment de base, mais aussi un produit qui se vendait contre belles espèces sonnantes sur le marché de l'approvisionnement des navires de haute mer. Chaque année, Abitzu Etchedorri en livrait plusieurs tonneaux à un commerçant de Bilbao. Les petits cochons noirs étaient quant à eux réputés pour le jambon maigre et les charcuteries qu'on en tirait. La presque totalité de cette production était exportée vers Gasteiz, au sud, d'où une partie était ensuite expédiée jusqu'à Pamplona, la capitale du royaume de Navarre située plus à l'est.

Comme ces cochons n'avaient pour ainsi dire pas de prédateurs naturels, car les ours et les loups des montagnes ne s'aventuraient plus depuis belle lurette dans la vallée, sauf en quelques rares exceptions l'hiver, le travail des porchers consistait surtout à les protéger contre d'éventuels chasseurs peu scrupuleux ou contre l'appétit de voyageurs trop affamés. Ils devaient aussi les guider afin qu'ils trouvent les meilleurs endroits pour se nourrir, et les empêcher de s'approcher des champs cultivés de la ferme de leur maître, mais sans nécessairement réagir trop rapidement quand ils envahissaient les terres ou les vergers d'un voisin qui, par ailleurs, étaient eux aussi sous bonne garde. Les conflits qui en résultaient dégénéraient parfois en batailles à coups de pierres et de bâtons, défrayant ensuite pendant des semaines les discussions autour des feux.

C'est qu'en ce premier tiers du XVI^e siècle, la population de la vallée de Zumarraga avait atteint un point de saturation. Les méthodes de culture de l'époque ainsi que la pauvreté du sol faisaient en sorte que les terres du haut de la vallée ne pouvaient plus suffire à alimenter tout le monde. Comme il n'était pas possible d'en défricher plus et que les vallées voisines, plus étroites et plus élevées en altitude, n'avaient pas ou, du moins, très peu de potentiels agricoles, une énorme pression s'exerça pour développer les terres longeant la rivière malgré la menace des inondations.

Plusieurs familles sans terres s'établirent au pied de la montée qui menait à l'ermitage de la Santa Maria, non loin de la maison fortifiée de la famille Legazpi (*un nom qui devint plus tard célèbre parce qu'un membre de cette famille, Miguel Lopez de Legazpi, né à Zumarraga, a commandé l'expédition qui, de 1565 à 1572, a fait la conquête de l'archipel des Philippines pour la Couronne espagnole*), tandis que d'autres s'installaient un peu plus loin autour d'un moulin et d'un pont jeté sur la rivière par la famille Necolalde. Ces gens trouvaient du travail à la fonderie qui appartenait à cette famille, ainsi que dans une fabrique de cordages de lin implantée là depuis peu. Petit à petit, le court espace séparant ces deux pôles de développement se peupla et forma un premier nœud urbain, coupant en deux le fond de la vallée et limitant ainsi les déplacements de tous ceux qui l'utilisaient depuis des temps immémoriaux comme pacage communal.

Les petits cochons noirs des Etchedorry n'étaient pas les seuls animaux domestiques qu'on conduisait dans le fond de la vallée. Bien que les grands propriétaires terriens faisaient généralement paître leurs troupeaux de moutons et de vaches dans leurs champs en jachère accrochés aux flancs des montagnes, de nombreux petits fermiers profitaient des terres en friche qui longeaient la rivière pour y laisser les quelques bêtes qu'ils possédaient : une ou deux vaches, quelques moutons, des porcs. Des muletiers y conduisaient aussi leurs animaux de bât : bœufs, mules et pottoks. La zone était de plus

fréquentée par des pêcheurs, des chasseurs de petits gibiers, des cueilleurs d'osier, de branchages, de joncs et d'herbes de toutes sortes.

Tout ce petit monde fut peu à peu forcé de se concentrer sur les terres en friche en aval du nœud urbain nouvellement formé au milieu de la vallée, les terres communales situées en amont étant beaucoup trop étroites pour permettre à une telle foule d'y subsister. Mais le territoire en aval avait aussi ses limites, car à l'extrémité de la vallée les montagnes se rapprochent de la rivière et la réduisent peu à peu à n'être qu'un torrent rocailleux coulant entre deux parois rocheuses avant de déboucher six lieues plus loin dans la vallée des deux villes sœurs : Azkoitia et Azpeitia (*la lieue équivaut à la distance qu'un homme peut marcher en une heure, soit environ 5 kilomètres*). Il devint donc de plus en plus difficile d'y élever un troupeau de porcs aussi important que celui des Etchedorry.

Deux ans après l'incident au cours duquel Juan s'était fait battre au pied du grand saule, Lope, le herdier de la harde des cochons des Etchedorry, après en avoir discuté longuement avec son patron, et après avoir obtenu l'accord du Conseil communal, prit la décision de diriger le troupeau vers un vallon situé au nord-est de la vallée entre les monts Oleta, Samino et Izaspi, et les pentes nord et est du mont Beloki.

LA FAIM

Le printemps suivant, les porchers conduisirent donc leurs animaux au val San Cristobal. C'était un changement important, car de mémoire d'homme la harde des petits cochons noirs n'avait jamais pacagé ailleurs que dans le fond de la vallée de Zumarraga. Pour leur première nuit, Lope, qui était venu en éclaireur une semaine auparavant les fit bivouaquer dans une clairière située sur une section plate des pentes du mont Samino où il prévoyait établir leur campement permanent. Un ruisseau qui passait à peu de distance allait leur assurer un facile approvisionnement en eau potable. L'ermitage de San Cristobal qui avait donné son nom au vallon se trouvait plus bas en suivant le ruisseau.

On disait que ce petit édifice de pierres avait été érigé à cet endroit pour contrecarrer les apparitions de Laminaks qui s'y étaient déjà produites. Ces génies de la forêt étaient connus pour se montrer sous la forme de jolies jeunes femmes, qui assises sur un rocher près d'une source peignaient leurs longs cheveux blonds. On pouvait facilement les reconnaître parce qu'elles avaient des pieds de chèvre, mais ensorcelés par leurs charmes les hommes qui les rencontraient n'en faisaient pas de cas et devenaient leurs esclaves.

Ce nouvel environnement donnait une impression de liberté aux porchers, car ils se sentaient moins confinés que dans la vallée. Ils furent cependant vite confrontés à de nouvelles contraintes.